



Lettre d'information n° 68 du 16 octobre 2017 p2/2

www.laramonda.com

3 Les chênes de Naya

Bien souvent, j'ai aimé des arbres un peu partout sur la planète. Je les ai toujours considérés comme de paisibles et vieux compagnons silencieux et protecteurs, détenteurs d'une sagesse vitale que je voudrais connaître. Parmi ceux dont je retiens le mieux l'image, les trois chênes de Naya figurent en bonne place dans mes souvenirs. Immenses, puissants, vieux comme Hérode ou presque, noueux, résistants. La puissance et la gloire, la force tranquille, la bonhomie courageuse. Tous ces slogans leur iraient bien. Mais ils sont là-bas, modestes, à l'écart, dans une enclave – c'est le sens de ce mot *naya* - au bout d'une piste impossible, calcinée en été, souvent boueuse en hiver. Et lorsque arrivé au but, je retrouve leurs ombres fraîches, au pied du rocher impérieux, - un massif tabulaire planté comme un paquebot sur une mer de garrigue, sur lequel se dressait une forteresse, le château de Naya, dominant les gorges de l'Alcanadre -, les retrouvailles avec mes vieux amis apaisent aussitôt la fatigue de la marche.

Le premier est la *pesebrera*, porteuse de crèches, pourrait-on traduire. Sous son ombrage, dans un enclos dressé sur le champ qu'il domine, on enfermait les bœufs des labours d'alentour. A son pied, on disposait les *pesebres*, les mangeoires. Leurs glands sont petits, à la cupule hérissée de pointes, ce sont, je crois, des chênes tauzins, qu'ici on appelle *caxicos*, comme tous ceux qui ne conservent pas leurs feuilles en hiver. Quel âge a la *pesebrera*? Plusieurs siècles. En cette terre où les arbres ont bien du mal à croître sous la chaleur, il leur a fallu longtemps pour atteindre leur impressionnante taille : plus de 2 mètres de diamètre à la hauteur d'un homme. L'une quelconque de leurs branches maîtresses - de celles dont on faisait les grosses poutres des toits -, ferait à elle seule un arbre plus que centenaire. Après la *pesebrera*, venaient les deux autres : l'un d'entre eux est tombé, il y a dix ans, terrassé par la tempête ou le poids des ans. Sous le troisième, quelqu'un avait pendant longtemps laissé une sorte de siège, constitué de quelques tuiles romaines, je l'appelais « l'arbre à tuiles ». C'est à son pied, que j'aime faire halte, manger un léger repas, boire de l'eau fraîche recueillie à la fontaine de la « Güega », la source de la borne (mais quelle borne ? personne ne le sait) retrouvée par José-María, il y a plus de trente ans.



José-María était le propriétaire de ces chênes. Un jour, lui d'habitude aussi paisible que ses arbres, je le vis s'étrangler lorsqu'un écerelé et jeune ingénieur forestier lui donna des conseils pour leur entretien « Cela fait des siècles que ma famille les protège, qu'est-ce qu'il croit nous apprendre ? » Oui, José-María aimait ses arbres et il aimait bien que je lui en parle. Lorsqu'un soir, je lui faisais le récit de la nuit précédente où nous avions couché au pied de l'arbre à tuiles, sur le gazon que nous dûmes d'abord débarrasser des glands durs qui meurtrissaient le corps à travers les duvets, ses yeux brillaient. Il dit, en tournant un regard coquin vers son épouse : « On pourrait nous aussi aller y passer une nuit, tous les deux, comme lorsque nous étions jeunes, tu te souviens ? A moi, ça me plairait encore. »

Je ne sais pas à quels souvenirs il faisait allusion, mais José-María m'a transmis bien des secrets de la sagesse de ses arbres et de sa terre. Il était à lui seul, non un chêne, mais une bibliothèque en chêne. Et Naya était sa terre : il me parlait du château sur le rocher, de la mule du curé de San Chuan, un village disparu depuis des siècles, mais dont lui seul gardait la mémoire, de la chapelle de Sainte Quitterie, démolie vers 1800, de la passerelle de Naya suspendue sur l'abîme et dont sa femme conservait un épouvantable souvenir. Il me contait tout ce que les tauzins taiseux taisaient. (Pardonnez-moi, je décline !)

Il reste deux vieux arbres à Naya et José-María à son tour a été terrassé. Le jour où je l'appris, les larmes aux yeux, j'ai pensé à la phrase souvent citée de Hampâté Bâ, le vieux Peul, lui aussi plein de sagesse mais que je crois faite pour José-María : « un vieillard qui meurt c'est une bibliothèque qui brûle. » Qui transmettra maintenant la philosophie de ces arbres ? Qui s'occupe d'eux et écoute aujourd'hui, les mots que susurrent entre leurs feuilles, les vieux géants discrets ?

Extrait de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », (à paraître un jour) Charles Mérigot

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Confirmation d'inscription : Si vous souhaitez continuer à recevoir des nouvelles de nous, merci de compléter le formulaire (donner votre adresse électronique) sur notre site <http://www.laramonda.com/lettreinfo.htm> ou de nous écrire.